

L. D'ASCO

REDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

UN AN FR. 10
par semestres, 12
En report les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes escrire.
Pour ce que rite est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS.

DAUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : C. MÉLIN,
4, rue de Jussieu, 1.

Les Annonces sont reçues

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA CONDAMNATION DE MES ENNEMIS A DIJON

LA MEUTE. — LES TOILETTES DU VICE

Lire à la 2^e page

SILHOUETTE DE

BLANCHE R***

LA

BRASSERIE CHINOISE

LES MORPHINÉES

CAUSERIES DU VICOMTE

L'ÉVENTAIL PERDU

Je viens de lire dans le *Petit Marseillais* une singulière annonce. A peu près ceci : « Un éventail, avec sujet peint, a été perdu. La personne qui l'aurait trouvé est priée de vouloir bien le rapporter chez sa propriétaire, rue Saint-Ferréol. Bonne récompense. »

On perd un billet de banque, un portefeuille, son chien et sa perruche ; on réclame par la voie des affiches et des journaux l'objet ou l'animal disparu : rien de plus banal ; mais un éventail ? Paris compte une agence spéciale en ce genre : l'agence azur. Tout ce qui se perd peut se réclamer là. Cependant je connais beaucoup de jeunes étourdis qui n'ont jamais y chercher ce qu'elles ont perdu dans les bois de Clamart ou dans les salons de Bréban.

Il y a des pertes irrémédiables. Mademoiselle Perrotine eut une virginité probablement ; elle l'a oubliée quelque part, assurément. Quel habile saura jamais la retrouver ! Comme dit le refrain : « IL nage ! »

Il ne s'agit point de choses aussi mystérieuses. La dame de la rue Saint-Ferréol n'a perdu que son éventail. Je ne l'ai pas trouvé, je le regrette. J'aurais été si heureux d'aller le lui porter. Nos pères chantaient jadis une romance espagnole, où il est question d'éventail perdu :

« La senora, qui le réclame,
« A les yeux noirs, les dents d'émail,
« Mais j'ai une mieux perdre mon âme,
« Que lui rendre son éventail. »

Ce n'était guère généreux. Je crois me souvenir qu'à la fin l'idalgo rendit l'éventail et n'en perdit pas moins son âme. Ces espagnols sont tout sentiment. Perdre son âme pour une jolie marquise, c'est un bonheur qu'il n'est pas donné à tous les mortels de connaître. C'est une récompense — non honorée — mais exquise. Celui, qui ira rue Saint-Ferréol reporter à la brune marseillaise l'éventail égaré, recevra-t-il en échange un petit louis ? Ce peut être. En ce cas ce sera trop et trop peu. Une main vide qui s'ouvre, dit Musset, peut parfois donner un trésor.

Si je m'intéresse à cet éventail, c'est qu'il évoque un souvenir — un souvenir de l'hiver dernier. C'était à l'époque du carnaval, Messieurs les étudiants avaient donné un bal, au Théâtre-Bellecour. J'y fus seul, c'est mon habitude, quand la vicomtesse a ses migrations. Cet événement ne me déplaît point. Rien ne me trouble dans ce rôle d'observation, si agréable pour qui le connaît. On manque de liberté, quand un bras s'appuie, nonchalant, sur le vôtre. Ce que fut ce bal, un chroniqueur l'a dit, ici d'une façon spirituelle jusques en ses moindres détails. Je ne veux pas y revenir. Puis cette atmosphère de danse est insupportable quand l'air est si pur et qu'au dehors le soleil éclate en faisceaux ardents. Mais c'est au sortir de ce bal que je trouvai un éventail.

J'affirme qu'il n'appartient pas à la dame de la rue Saint-Ferréol, cependant je ne sais pas encore à qui il appartient. Il me serait agréable d'être utile à celle qui l'a perdu en racontant ma trouvaille dans cette feuille lue par tant de jeunes femmes.

Deux mots sur celle qui le portait et que je n'ai jamais vue, c'était une brune ; elle avait au plus seize ans, d'une grande famille, le pied très-petit et les mains blanches aux doigts effilés et diaphanes. Mais vive et quelque peu effrontée, son regard profond et cruel, levé, semblait farouche, penché semblait divin. Pâle, d'une belle pâleur mate, que rehaussaient de superbes cheveux bruns très-longs et très-soyeux, elle avait la taille admirablement prise. Blanche, comme une figure de Primaticci, c'était une beauté fine, mais remuante aussi et très-vive. Amoureuse et jalouse, elle aimait avec passion. Ses lèvres gardaient la trace des belles nuits qui décoloraient.

Elle était venue au bal, seule, dans une radieuse toilette fleur de pêche. Elle avait été saluée sur son passage. Les hommes s'étaient rangés à son approche et lui avaient

fait un chemin semé des plus élégants madrigaux. Elle les avait regardés, dédaigneuse, presque hautaine. Elle avait coudoyé les femmes dont on parle souvent, de l'air supérieur d'une reine visitant ses sujets. Un instant, elle disparut, mais au foad d'une loge, deux yeux brillaient sous un masque de velours, tandis que des dents très-fines mordaient la plume de l'éventail et s'incrustaient dans la nacre aux teintes changeantes, vertes et roses.

Quand elle revint sur la scène du bal, un nuage plissait son front. Une autre femme venait d'entrer triomphante aux bras de l'homme aimé. Elle avait passé à côté d'eux et, les yeux levés, les avait foudroyés d'un de ses regards muets, chargés de haine et de mépris ; puis pour cacher une larme qui perlait au bord de ses cils, elle s'était enfuie sans prendre le soin d'attacher son éventail.

Je le trouvai. Vous semblez surprise, madame, et vous vous demandez si vous rêvez ou si je suis fou. Vous ne rêvez pas et ne suis point fou. La femme qui a perdu cet éventail, je ne l'ai jamais vue : c'est une inconnue que je connais. Son éventail m'a tout dit — moins son nom. Prenez garde de ne jamais perdre le vôtre : ces riens féminins sont d'une éloquence fabuleuse ; on ne leur cache point de secret, c'est un tort, ils n'en savent garder aucun.

Quand j'eus ramassé cet éventail, ma première pensée fut de le rendre. L'orchestre fit un appel. Toutes les valseuses se pressèrent autour du crieur : aucune ne le reconnut. On me le rendit. Je l'avais mis dans un tiroir secret, où dormaient bien des bouquets fanés et bien des billets jaunés. Je n'y songeais plus, quand l'annonce du journal marseillais me le remit en mémoire.

Hier matin je l'exhumai. Il répandait dans ma chambre une vague odeur de femme et de printemps : ce parfum subtil de jeune femme qui trouble, qui grise et qui donne une ivresse plus belle que l'opium ou le haschisch.

Je remarquai tout d'abord sa couleur et sa forme, il était petit, en nacre, avec des couleurs de pêche. On ne porte pas un tel éventail qu'à dix-huit ans. Les jeunes femmes les veulent plus grands, en satin, en plume ou en dentelle. La couleur de l'éventail est celle de la robe : la mode le veut ainsi. Mon inconnue avait donc une robe fleur de pêche et dix-huit ans au plus.

Près du manche, sur la fraîcheur du ruban, je retrouvai la trace de deux doigts, deux doigts très-petits d'une petite main. Une petite main trahit un petit pied. Les attaches fines sont le signe d'une certaine noblesse. Mon inconnue n'était ni une fille du peuple, ni une courtisane. Les courtisanes ont rarement des mains de race et cet éventail d'un travail exquis prouve un goût raffiné qu'en eurent jamais les impures toujours éprises du luxe criard.

Cependant elle était venue seule au bal : suivie par un cavalier ou par sa mère, l'éventail eût été ramassé. L'amant et la mère ne perdent point de vue l'oiselet qui s'ébat au milieu de la foule. Le fragile objet a été abandonné sans que nul ne le vit, car nul n'était là, ayant le devoir de s'en occuper. Une jeune fille de dix-huit ans, qui vient au bal avec cette hardiesse, et qui a dans les veines un sang de race, est une effrontée fière. Intrépide et audacieuse, ayant le regard provocant et la bouche hautaine.

Ainsi petit pied, petite main, d'un rang élevé, libre et dédaigneuse, voilà qui est prouvé. L'éventail dit encore autre chose.

Des petites dents l'ont mordu, dents très-fines, on retrouve leurs coups répétés, ivre sur ébène, c'est le dépit qui le fait sauter ainsi briser cet éventail qu'on portait à la bouche pour ne point crier. Est-ce qu'on a du dépit quand on passe indifférent ? Est-ce que le dépit n'est pas une forme de la jalousie ? Est-ce que la jalousie n'est pas l'amour ? Elle aimait cette enfant : c'est l'amour qui l'avait amenée à ce bal et l'amour qui l'avait chassée, car elle avait vu sa rivale heureuse, et c'est en fuyant, dans un accès de colère et de haine, qu'elle avait laissé tomber à terre ce rien de nacre et de ruban qui me dit tout ce que je dis.

Ces belles impatientes sont frêles. La passion rend diaphane leur corps et fait courir des petits frissons à fleur de peau. Elles sont pâles : la pâleur est le signe de la volupté et de l'énergie passionnément voluptueuse. Sous le front mat brillent toujours des yeux noirs ardents, qui ont toutes les flammes et tous les désirs.

Elle était élanée je le sais ; je le sais, car la châtelaine qui retenait l'objet perdu, garde la trace de la bouche. Je l'ai mesurée : une taille qui s'enfermerait dans un bracelet. Petite et nerveuse, pâle avec des yeux noirs, telle était mon inconnue.

Un cheveu était noir aussi et longue et soyeuse. J'ai retrouvé dans l'une des branches de l'éventail un cheveu... un beau cheveu léger, tombé de la nuque, un soir sans doute, que la superbe créature écoutait attentive, les coudes nus sur les velours des coussins, un air poétique et sublime d'un opéra de Mozart.

Ainsi, je n'ignore rien de cette femme et je ne l'ai jamais vue. Et nul ne m'en a parlé. J'ai là son éventail. Peut-être y tient-elle

Le souvenir de cette nuit où il glissa de ses mains doit être gravé en sa mémoire. Son cœur, cette nuit-là s'est déchiré ; la blessure saigne peut-être encore. Elle n'a pas demandé d'avis aux journaux. Elle ne demeure pas rue Saint-Ferréol ; ce n'est pas la dame de Marseille.

Je serais heureux d'apprendre, qu'en lisant ces lignes, elle s'est reconnue. Je ne suis point l'idalgo de la romance espagnole. Si la senora me le réclame, dussé-je perdre mon âme, je le lui rendrai !

LE VICOMTE.

UNE SOUPEUSE

A Théo.....

Elle ne mange pas. Sa bouche
Ne sait rien qu'effleurer les mets ;
Toujours repue, elle les touche,
Et ne les absorbe jamais.

C'est en vain qu'un Vatel invente,
Pour elle, des plats merveilleux,
Elle les refuse, indolente,
Avec des gestes dédaigneux.

Elle n'eut jamais de tendresse,
Pour ces mets qu'on paye à prix d'or :
Les exquis faisant de la Bresse,
Ou les truffes du Périgord.

La langouste à la mayonnaise,
Pour elle, n'a point de saveurs ;
L'écrevisse à la bordelaise,
Ne mérite point ses faveurs.

Et pourtant, amante traitable,
Vendeuse d'amour et d'encre,
A toute heure, on la voit à table,
Au fond des cabinets de nuit.

En tout, elle est la même femme,
Fleur croissant au bord d'un égout,
Elle fait un métier infâme ;
Mais avec un divin dégoût.

Car, pour rendre encor plus étrange,
L'énigme d'un cœur perversi ;
Elle s'offre, comme elle mange,
Sans amour et sans appétit.

KARL MUNTE

« LA BAVARDE »

Devant la Chambre

Dans la discussion du projet de loi relatif aux publications obscènes, M. le député Dreyfus a cité le rapport d'un magistrat bourguignon concernant la *Bavarde*.

M. Dreyfus s'est fait l'écho de paroles outrageantes celui qui les lui a dictées est couvert par sa robe, nous ne relèverons point des insultes prononcées par une bouche habituée à rendre des arrêts. Le barreau vient de condamner nos adversaires. C'est assez.

M. le député Dreyfus a l'excuse d'avoir parlé de la *Bavarde* sans l'avoir jamais lue, il a été de bonne foi, il pourra à l'avenir porter des jugements plus justes.

Nous lui adressons les deux derniers numéros du journal. Et nous lui faisons savoir que nous tenons à sa disposition la collection complète des 64 numéros parus.

C'est une lecture plus édifiante que celle du *Livre Jaune* ou de la *Démocratie Bourguignonne*.

L. D'ASCO.

MESAVENTURES

DE LA

DÉMOCRATIE BOURGUIGNONNE

Pauvre Démocratie !

Encore un procès dont elle ne se tirera pas aussi facilement que du mien.

La *Démocratie* a reproduit avec un plaisir extrême une odieuse calomnie du sieur Delaroche. Elle a annoncé la faillite de mon frère, M. Tony Loup.

Mon frère qui a assigné le Progrès et le Lyon en réparation de cet infâme mensonge ne pouvait moins faire que d'assigner la *Démocratie*.

Allons, voilà de la besogne pour M. Coquegniot.

Pauvre Démocratie !

BERNARD LOUP

LES

TOILETTES DU VICE

Ta verte indignation me plaît, mon cher Jules. Tu me blâmes de dire les splendeurs des robes de nos courtisanes, sans montrer les misères qu'elles cachent. « Pourquoi vanter la toilette des impures, l'écries-tu ? Pourquoi laisser croire qu'elles ont un semblant de bonheur, quand la vanité les déchire ? Montre-les tourmentées, même dans leur vie grandiose : il importe que celles qui n'ont qu'une robe d'indienne sachent les regarder sans leur porter envie ! » Tu es un heureux, toi, rien ne fait dévier ta rectitude de jugement, tu respirez la poussière des limes dans l'atelier grave, tu ne traverses jamais l'atmosphère parfumée du bonheur léger. Tu ne sais pas qu'elles endorment d'un étrange sommeil, les fades émanations de ces alcôves profanes.

Tu ne regardes qu'autour de toi ; tout est sain, la maison a des splendeurs de temple. Parfois, ton cœur vagabonde ; il se perd dans une chambre sombre, pleine des lumières qu'y répand l'amour.

Celle qui frémit de joie, quand, sous tes pas géignent les marches usées, est une brave et belle fille, de cette race forte, qui est le peuple. Vos baisers sont longs et purs. Vos caresses sont des échanges, votre propre amour vous grandit. Vous donnez la liberté à vos rêves d'enfant : ce sont de belles colombes blanches qui s'enfoncent dans l'azur d'un vol toujours radieux. Moi, je suis le chroniqueur du demi-monde, sans amour pour être sans faiblesse et sans désirs, pour être sans dégoût.

Je remue tous ces jupons exhalant une odeur douteuse de linge blanc qui serait sale. Je me perds dans l'étude de ces dessous de la femme vulgaire, qui sont les bas-fonds de l'amour. J'en ressens parfois une sorte d'ivresse singulière — mais stupide — qui me fait chanter, comme des fleurs d'avril, les rubans roses de Ninon.

Je le confesse ; c'est une faute. La mode est à ce point la maîtresse capricieuse, fantasque et incontestée, qu'elle a ses reporters, ses poètes, ses analystes et ses peintres. Ces jours-ci, Richépain se demandait comment on appellerait ce siècle, Richépain a conclu qu'il serait le siècle de M. Pipelet ; étant le siècle du cancan et du potin. Ces cancons et ces potins, qui les inspire ? la mode. Il y a, dans chaque gazette, un Longchamps ouvert aux éblouissements des toilettes tapageuses. Lis les plus parisiens de nos journaux : leurs premiers Paris ne sont que des fantaisies brillantes inspirées par la splendeur, l'élégance, le gracieux provoquant, le ravissant immoral des toilettes de femmes. Ce siècle ne mériterait pas de s'appeler le siècle de M. Pipelet, mais le siècle de Sa Majesté Chiffon.

S. M. Chiffon est le triomphant. S. M. Chiffon est César. Il traîne derrière son char victorieux, la vertu : Cléopâtre captive.

Pour nous excuser de cet engouement à l'endroit de la mode, il faut convenir, mon cher, que la mode ne fut jamais plus belle. Oh donc la femme a-t-elle été chercher cette science profane et si peu honnête ? Les toilettes des élégantes sont des chefs-d'œuvre, des chefs-d'œuvre qu'on n'analyse point. Le corsage cambre, très adouci, l'accuse, dans sa coupe voluptueuse, tous les contours qu'il a pour mission de cacher. Il moule, mais d'une manière ingénieuse, en corrigeant. La jupe descend sans cession de continuation, la souplesse de la taille se lit sous l'étoffe, les jupons brident sur les cuisses. Et, tout à coup, c'est un fouillis inextricable de biais, de plissés, de volants.

On dirait d'un torse ravissant s'échappant d'un labyrinthe. Maintenant on laisse voir les petits pieds, ils apparaissent et disparaissent sous la balayouse. Et les coiffures ? ces chapeaux extravagants qui jettent de l'ombre sur les yeux et cachent le front avec des boucles de cheveux si follets et si libertins ? Tout est préméité dans cette mode nouvelle. L'art plastique est à son apogée. S. M. Chiffon est un grand artiste.

Tu te perds dans l'étude de sèches mathématiques, tu fréquentes les *z* de l'algèbre, tu cherches la solution abstraite de maints problèmes mécaniques. Mais que sont les sciences exactes auprès de celle-là, auprès de la science de la mode ? Un pli est calculé, il y a des biais qui sont des équations pour des Ampère qui sont des plis et qui sont amoureux. L'électricité est une belle chose ; tu y donnes tout ton temps et tes peines ; mais le choix dans les couleurs et l'arrangement d'une plume sur le feutre d'un chapeau sont des choses plus belles encore. L'électricité éblouit ; la toilette fait plus. Nos maîtresses sont des Jiblokff qui auraient eu pour ingénieur cet Edison de la fantaisie qu'on appelle le caprice.

Je sais que les robes d'indienne sont de très jolies robes ; les robes à grands ramages n'étaient pas mal non plus du temps de nos grands-mères. Tout passe : la simplicité

n'est qu'en exil, elle reviendra. Elle sera à son tour une mode acclamée. Affaire de changement. Après avoir été excentrique on sera simple, non-seulement pour être simple, mais tout bonnement parce que la simplicité sera encore une façon d'être excentrique.

A vingt ans, je faisais un rêve : le rêve du cœur, qui commence à se deviner. J'ai vu une femme : la femme idéale qu'on n'a jamais vue et que l'on ne verra jamais. Elle n'avait pas les trente-six volants, les légères ruches, les vaporeuses guimpes de nos modernes ; elle n'était pas un mélange bizarre et charmant de coton, de chair palpitante et de soie. C'était une jeune fille, n'ayant rien qu'une robe longue, très longue, qui traînait ou dans les prés balayant les marguerites, ou dans les cieux accrochant les étoiles. Sur le corsage uni, se rabattait un col blanc uni — le col de Musette — une grande écharpe flottait à sa ceinture. Point de chapeau, point de bonnet ; ses cheveux dénoués se mêlaient au souffle du vent. Je la suivais de longues heures ; ma vision se s'éteignait qu'au choc brutal de la réalité.

Eh bien, la première femme matérielle dont je fus éperdument fou, était une actrice, absolument extravagante, qui avait des toilettes claires de lune, d'une coupe très fantastique et originale.

Depuis, ma vision a disparu à jamais. J'ai souffert pour des petites femmes mignonnes, qu'il me fallait le soir, chercher dans le désordre du costume, perdues au milieu des plis savants et des nœuds calculés. Tandis que mon amante dormait, je me suis surpris bien des matins, cherchant à retrouver la forme d'une robeseduisante dans des amas d'étoffes emmêlées à plaisir. Mon cœur de chiffon qui avaient le secret inexplicable de déshabiller à ravir en habillant.

Nous sommes les esclaves de la mode ; elles le savent bien, celles-là, qui sont les sirènes. Dans la lutte qu'elles soutiennent en ce monde, elles ne demandent pas d'autres armes que leurs toilettes. Comme elles sont moqueuses et souverainement ironiques ! Elles ont appelé ce corsage qui colle et qui moule les frémissants contours de la poitrine, non un corsage mais une cuirasse. Qu'est-ce que le *haubert* d'Olivier, dont la généalogie commence au pieux Enéide, et qui d'Olivier le Vaillant passa au gentil Conte, fils de Ragnier de Gènes, auprès de ce corsage. Ce haubert merveilleux, arme enchantée du moyen-âge, n'eut jamais le pouvoir de cette simple cuirasse de satin ou de velours frappé que porte une jeune et jolie femme.

Margot est presque invulnérable. La coquetterie est le bouclier d'Achille. Qu'on ôte à ces femmes leur accoutrement, non de bon goût, mais bizarre, il ne leur restera rien. Ce sont des oiseaux qui n'ont d'autres mérites que leurs plumes. Mais ce mérite est grand : il nous offre, du moins, la consolation d'avouer que les femmes qui se déshabillent savent s'habiller.

Les petites du peuple qui portent des chapeaux plusieurs fois retints, et des colonnades plusieurs fois retournées, ne sont pas moins élégantes. Elles ne visent pas à éblouir des princes étrangers, comme ce noble imbécile, qui laissa, cette semaine, cent mille francs chez la grosse Hortense de l'Avenue de Villiers, pour prix d'un souper, d'un bon gîte et du reste.

Les filles honnêtes se contentent de plaire à un homme de leur monde. Elles remplacent ce que leur costume a d'étriqué par les fortes vertus qui font sinon les femmes que l'on désire, du moins, les femmes que l'on épouse. On ne leur cause pas comme aux autres, à ces modes-là ; on a, pour elles, des tendresses et des soumissions ; elles sentent, parfois, des fleurs couler sur leurs bras, jamais tomber des lous dans leur main. Elles s'endorment d'un bon sommeil, plein de visions chastes, où apparaît, comme une tête d'ange, la blonde figure de bébé. Épouses, elles sont sublimes ; leur intérieur est un paradis, dont les enchantements sont des riens amoureux. Quand vient l'enfant — ce tyran aux bras potelés qui ont des plis qui semblent rire — celle, qui le berce, semble moins une jeune mère qu'une sœur aimée, tant il y a d'innocence dans ses yeux et de pureté sur son front.

Le bonheur est là tout entier. Son peignoir n'a rien de provocant. Elle est chaste, même quand elle allaite son fils, dans la chambre intime assise dans un rayon de soleil qui fait éclater l'éblouissante blancheur de sa gorge nue.

A cette même heure, d'autres femmes, en peignoir, aussi, étaient avec une insouciance rouée, leurs épaules rondes, que duvet la poudre de riz, au milieu d'une bergère, dans la soie souple et chaude des étreintes ; mais elles n'éveillent que de coupables désirs. Ce qui est saint près du berceau sacré est impie dans l'alcôve publique. Celles qui trébuchent dans la vie sont des exceptions. Le malheur, c'est qu'on ne regarde que celles-là, car celles-là se montrent.

Ils sont trop nombreux, les bataillons des légères, si peu compactes qu'ils soient. Ils seront toujours trop — mais plus nombreux sont celles qui triomphent et qui se don-

nant sans souillure, savent se griser sans champagne.

On ne les voit pas, elles sont les ignorées. Le viveur ne sait pas ces choses ; mais qu'on interroge l'honnête ouvrier, qui, après la rude tâche, regagne la mansarde où l'attend la tâche saine, l'employé, qui le front las de chiffres arides, va se reposer dans la fraîcheur des plaisirs purs ; l'homme du monde, au sortir du cercle, quittant avant l'aube les faméliques des roulettes et des coulisses pour aller vers la grande maison tranquille, cachant derrière ses hautes portes de chêne, des bonheurs princiers : tous diront : « Nous allons vers celle qui est la joie, l'amour, le plaisir sans tache et l'abandon sans crime ! »

Ou vas-tu Jules, le soir d'un pas si rapide ? N'est-ce pas vers cette femme dont je ne parlerai jamais, qui porte une robe simple, quoique fort jolie, mais qui s'occupe beaucoup plus d'être aimée chez elle, qu'admiration au tur ?

Je sais ce qu'elles valent ces robes tapageuses ; on les a pour rien, pourtant on les paie cher. On les paie avec les larmes des vieux, avec la honte des petits. Un jour je racontai les splendeurs des costumes de certaines drôlesses. Le journal du matin, publié en même temps le navrant récit d'un suicide. Un homme déjà vieux, figure honnête et intelligente, décevait qu'on le paupérisait mis, s'était jeté dans la Saône. Le journal ajoutait : « on ignore la cause du suicide. » Cette cause je la savais, moi. Ce désespéré était le père de cette fille.

Cette robe que je décrivais coûtait rien... que ce cadavre.

Ne crains point, ami, que jamais nos cœurs envient ces toilettes, qui sont les toilettes du vice.

Je m'amuse souvent à remuer tous ces jupons ; tous ces fouillis, tous ces bibelots, tous ces palais donnés par l'argent et la bêtise, au scandale triomphant. Je ne m'en affe pas. Les siècles passeront ; la vanité et la sottise de la jeunesse : non point. Il y eut toujours des ribaudes, et toujours, les ribaudes eurent les ceintures dorées ; mais le temps est un justicier impitoyable, qui leur prend leurs dents, le velouté de leurs lèvres, la grâce de leur échine ; qui met des plis à leur front, des plis à leur bouche ; des plis à leurs yeux, des plis partout — qui les fouille comme la terre, et en fait de vivants sépulcres. Et qui leur impose ce châtiement — le plus cruel peut-être — de les faire mourir très vieilles, dans l'impénitence finale et dans l'ignominie de la chute.

Je puis vanter, sans danger pour la vierge pauvre, les toilettes du vice. Les plus ignorants n'ignorent point ce que cachent d'amertume et de désespoir ces robes, dont celles qui les possèdent peuvent dire comme Valmajour, le tambourinaire de Provence : « Ça m'est venu de nuit... »

Mais elles ne peuvent pas ajouter comme lui, c'était « en écoutant chanter le rossignol. »

E. DESCLAUZAS.

Nous lisons dans le *Bien Public* de Dijon :

A LA QUEUE LEU-LEU

Nous voudrions n'avoir plus à parler de la *Bavarde*. Mais cette feuille a fait tant de bruit parmi nous, qu'elle ne peut être subitement oubliée.

D'ailleurs, elle est menacée de nouveaux procès, et, conséquemment, le dernier mot n'a pas été dit sur son compte.

Le tribunal correctionnel de notre ville n'a qu'à bien se tenir. Maintenant qu'il a jeté un pont sur la rivière et mis au-delà du pont un magot de 2,000 fr., une foule de victimes de la *Bavarde* vont chercher à le passer, le pont. Ce sera une vraie queue leu-leu. Qui sait si certaines personnes ne corrompent pas la *Bavarde* pour se faire diffamer, et, par là, obtenir une dot ?

Benoit, n'allez pas trébucher dans la véna-lité, tenez-vous ferme sur l'étrier de l'incorruptibilité. Vous avez déjà sur la croupe de votre mule une assez lourde charge de malédiction ; bornez-vous à cela. Qui trop embrasse mal étreint. Vous avez bien assez embrassé, trop embrassé même, disent vos adversaires, les Catons modernes, aussi rigides pour le moins que ceux du *Temps jadis*.

En attendant les nouveaux procès annoncés, voyons ce qu'un journal lyonnais, la *Comédie politique*, dit sur le sujet palpitant d'actualité et de beaucoup d'autres choses. Il consacre à la *Bavarde* et à ses censeurs effarouchés, l'article suivant :

LA MEUTE

Je passais un jour, devant le quartier des chiens, au jardin d'acclimatation de Paris, au moment précis où un gardien infligeait une correction, méritée ou non, à l'un des quadrupèdes catalogués dans le parc spécial réservé à l'espèce.

Un détail me frappa : La correction infligée était l'objet de protestations, non-seulement de la part du patient qui avait bien le droit de maudire un

peu son juge et son exécutif, non-seulement même de la part des camarades de che nil dudit parti, mais de la part de tous les individus : danois, dogues, carlins, griffons, pointers, levriers, matins, Saint-Bernard, Terre-Neuve, épagneuls, terriers retri-vers, etc., formant la collection entière de M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Protestations, je le répète, absolument unanimes. C'était un mélange confus de hurlements, de grognements, de jappements, de glapissements et de murmures pris dans toute l'échelle de la mélodie, depuis la basse ronflante du matin de basse-cour jusqu'à l'aigre fausset du roquet, et cela formait certainement le morceau d'ensemble le plus extraordinaire dont il ait jamais été question en musique.

Chaque coup de fouet disciplinaire semblait avoir cinglé, en même temps, la peau du condamné, celle de tous ses collègues à poil frisé ou à poil ras, de haute ou de petite taille, de couleur blanche, brune, rouge, fauve ou mouchetée, et chaque cri, de vengeance, ou de douleur, de la victime trouvait un écho dans le larynx et entre les mâchoires de tous les autres pensionnaires à queue droite ou à queue en trompette, lesquels, se démenant dans leurs cages, se dressant contre les cloisons, montrant leurs crocs, tirant sur leur chaîne à la rompre, faisaient des efforts sur... canins pour voler au secours de leur confrère et mettre en pièces le justicier.

C'était vraiment l'esprit de solidarité poussé à la plus haute puissance.

Or cet esprit de solidarité que j'ai constaté à un si haut degré dans le monde des chiens, j'ai le regret de le dire, mais j'en ai constaté aussi, depuis, l'absence presque complète dans le monde du journalisme, et un très grand nombre de journalistes se montrent à cet égard bien inférieurs aux chiens.

Je prends un exemple :

Il y a à Lyon un journal qui s'est appelé la *Bavarde*, et qui s'appelle aujourd'hui la *Bavarde*. Je n'en fais pas, je vous l'assure, ma lecture habituelle. Je l'ai acheté quelquefois pour avoir l'explication de notes que je trouvais entre lui et son propos dans les autres feuilles. Il a pour propriétaire et pour inspirateur, dit-on, un personnage auquel la *Comédie politique* a, dans le temps, décerné en abondance sarcasmes et railleries, et entre ce personnage et moi il n'a jamais existé d'autre lien que celui de la plus pure et de la plus réciproque antipathie. Je ne saurais donc être suspect de partialité sympathique à l'égard du journal, de son propriétaire, M. Tony Loup, ou de son gérant, M. Benoît Loup.

Ceci dit, abordons les faits :

Il y a quelque temps, le gérant de la *Bavarde*, M. Benoît Loup, est attaqué dans un lieu public, au concours hippique, si j'ai bonne mémoire. Il est hué, insulté, frappé.

Que fait la presse lyonnaise, la presse de toute nuance?... Songe-t-elle que le journalisme deviendrait impossible si chacun avait le droit de se faire ainsi justice — juste ou non fondée — à lui-même?... Se souvient-elle qu'il existe un Code assez draconien contre la presse et des magistrats assez disposés à en appliquer et même à en exagérer les prescriptions, sans qu'il soit nécessaire que la première bande venue vienne encore y ajouter une sorte de loi de lynch à l'usage de ses griefs personnels?... Réfléchit-elle que tel qui jouit aujourd'hui de la faveur publique ou officielle peut être jeté demain aux gémonies de l'opinion et que ce qui arrive à Benoît Loup à présent peut arriver, la semaine prochaine, à tel autre membre de la grande ou de la petite presse?... En un mot, proteste-t-elle contre l'agression?... Point... la presse lyonnaise de toute nuance et de tout format approuve, explicitement ou implicitement, l'agression et les agresseurs, et certaines feuilles vont jusqu'à applaudir l'Aspasie du trottoir qui, soutenue de ses Alphonses, a été l'héroïne des quelques coups d'ombrellé distribués.

Elle ne s'arrête pas en si bon chemin, la presse lyonnaise !... Les rédacteurs de deux ou trois de ces organes se prennent à pousser à de nouvelles agressions et, pour cela, ils réchauffent de leur mieux le zèle de quelques mauvais drôles souteneurs de filles de brasserie, qu'ils intitulent « Étudiants » à la circonstance ! Ils crient : *Kss ! Kss !* à cette bande d'ivrognes !... Et grâce à de telles excitations, on a pendant huit jours à Lyon le spectacle d'un journaliste obligé de défendre sa vie contre de quasi-tentatives d'assassinat organisées par d'autres journalistes !

Détail curieux à relever : le journaliste ayant, décidément la vie trop dure et faisant trop vigoureusement contenance contre ses agresseurs, les trois ou quatre bons confrères essaient d'appeler à leur aide l'autorité, et sous prétexte de faire cesser le « scandale quotidien », dont ils sont les vrais éditeurs responsables, ils vont jusqu'à demander la suppression du journal... Il n'y a pas de loi qui permette cela ?... Qu'importe !... Faites de l'arbitraire, monsieur le procureur ! Nous vous applaudirons... jusqu'au jour où nous deviendrons, à notre tour, victimes de cette jurisprudence spéciale.

A quelque temps de là, autre affaire : Une application monstrueuse est faite à Lyon de la contrainte par corps, loi odieuse, loi barbare, loi épouvantable, que l'Empire a eu le tort de laisser subsister à moitié... C'est encore M. Benoît Loup qui est victime de cette rigueur légale, à lui appliquée sur la demande d'une personne qui fait dit-on plus de cas de la ceinture dorée que de la bonne renommée !

La mise en œuvre contre un journaliste, et sur une telle requête, de cette pénalité d'un autre âge, qui n'est à proprement parler qu'une continuation de la torture, va pour le moins soulever la protestation de la presse lyonnaise tout entière ?... Eh bien ! non. Là encore tous ou presque tous applaudissent... Bravo, Phryné !... Bravo, Lais !...

Et on voit au premier rang des claqueurs :

1° Un journaliste qui jeta naguère à la tête de l'Empire les plus gros et les plus prudhommesques clichés du répertoire à l'occasion de l'abolition insuffisante de la contrainte par corps ;

2° Un autre journaliste qui, sachant par expérience ce que c'est que la prison, puisqu'il y est resté assez longtemps — et pas pour délit de presse — est bien mal venu, vraiment ! à souhaiter les verroux à autrui !

Enfin, quatrième incident :

Le Tribunal de Dijon, sur la plainte de je ne sais pas trop qui, a condamné, par défaut, il est vrai, à trois mois de prison le journal la *Bavarde*, non seulement en la personne de son gérant, mais encore en la personne de son vendeur dans cette ville, M. Deschaumes, qui est également le vendeur de la *Comédie politique*, du *Figaro*, du *Rappel*, du *Voltaire* et, en général, de tous les journaux qui se débitent à Dijon.

Il n'y a même plus ici application de la loi. Il y a l'illégalité, l'arbitraire : en vertu de l'article 42 de la loi du 29 juillet, M. Deschaumes ne pouvait être condamné, M. Benoît Loup l'étant.

Mais croyez-vous que la presse lyonnaise va protester ?... Pensez-vous qu'elle a aperçu le danger qui pèse sur tous les journaux pour une époque plus ou moins prochaine si une telle jurisprudence venait à être définitivement adoptée ? Vous imaginez-vous qu'elle a su discerner là-dedans la grave atteinte portée à la liberté du colportage, un moyen, pour le présent, d'intimider tous les vendeurs de journaux, pour l'avenir, de frapper dans ses eaux vives toute feuille désagréable au pouvoir ?

Non... La presse lyonnaise n'a rien vu de tout cela. C'est la *Bavarde* qui est frappée. Ce n'est pas elle. A demain les affaires sérieuses !

Et la presse lyonnaise applaudit !... Et j'ai là sous les yeux l'article d'un journal grave qui ne peut, sous son petit air de sainte Nitouche attendrie, s'empêcher de laisser percer la satisfaction qu'il éprouve à constater la dernière condamnation de la *Bavarde*.

Oh ! je sais bien ce que disent les journaux dont il s'agit pour justifier leurs attaques et leur attitude.

— La *Bavarde*, affirment-ils, est un journal pornographique, une sorte de moniteur de la bicherie du Sud-Est, rédigé, du reste, en langage trivial et plat.

Je le répète, je ne fais pas de cette feuille ma lecture habituelle, j'en ai acheté quelques numéros par curiosité, désireux du reste d'y trouver la justification de tant de critiques et de malédictions contre des personnages qui de tout temps ont fait la guerre à mon parti et à mes amis politiques.

Eh bien ! il faut croire que je ne suis pas tombé sur les bons numéros, car je n'ai rencontré encore dans la lecture de la *Bavarde* ni les horreurs pornographiques devant lesquelles le chaste Janet voile sa face pudique, ni les platitudes littéraires que flétrit le délicat Delaroché... Il y a sûrement dans certains articles une odeur de patchouli, de musc et de coléman qui ne fait point mes délices. Mais il m'a semblé qu'en somme le vice y est beaucoup plus fustigé que patronné, et je n'ai pu m'empêcher de me souvenir que parmi les jeunes... personnes qui jusqu'à présent ont obtenu des condamnations contre la *Bavarde* il n'y en a pas une, je crois, qui ait coiffé sainte Catherine ailleurs que devant M. le maire ou le curé.

Somme toute, je n'aurais jamais soupçonné une pudeur aussi farouche, et chez les journalistes qui ont trouvé dans l'hygiène de leur imagination le roman des *Scandales de Bellecour*, qui n'avaient jamais existé, et chez les journaux qui publient chaque matin les ordures anti-religieuses de Léo Taxil, côte à côte avec des feuilletons dont l'action principale se déroule dans les maisons de tolérance.

La vérité, à mon avis, est que ce n'est point l'immoralité des articles de la *Bavarde* qui offense certaine presse lyonnaise : c'est son succès.

Il est une chose que les historiographes du chien crevé ou du chat qui tombe des gouttières dans la corbeille d'un bûcheron, pardonnent jamais à un journal autre que le leur : c'est de marcher en dehors des sentiers battus où pataugent les fruits secs croûtés du journalisme.

Et voilà comme ces poutifs ridicules prononcent contre vous l'excommunication majeure !

Etes-vous spirituels ?... Vous mettez en relief leur bêtise !... — Excommunié !

Etes-vous indépendants ?... Vous soulignez leur domesticité !... — Excommunié !

Jouissez-vous de la faveur publique ?... Bigre ! autant de petits sous que nous n'aurons pas !... — Excommunié !

Bref, il n'est point possible à un journal d'avoir originalité et succès sans encourir les colères, les mépris et les dénégations des Janet et des sous-Janet, c'est-à-dire de tout ce qui est médiocre et impuissant.

Là est tout le secret des vertueuses indignations contre la *Bavarde* et des applaudissements par lesquels la presse lyonnaise acclame chaque avanée, judiciaire ou autre, qui la frappe.

Et cela bêtement, maladroitement, naïvement, sans se soucier des précédents qu'elle crée et des jurisprudences qu'elle contribue à établir, précédents et jurisprudences qui se retourneront un jour contre les applaudisseurs d'aujourd'hui.

Et pastichant le mot du *Vieux Cordelier* et de Camille Desmoulins, ce serait ici le cas de leur dire :

Ne savez-vous pas, malheureux, que quand les tyrans parlementaires ou judiciaires veulent avoir raison de la presse, ce sont des lambeaux de vos dénégations qu'ils insèrent dans leurs discours, leurs réquisitoires et leurs sentences, et que c'est à l'aide de ces lambeaux qu'ils arrivent à forger de nouvelles chaînes à la liberté de penser et d'écrire ?

Quant à moi, je le dis hautement et je puis me rendre cette justice, ce n'est jamais sans tristesse que j'ai appris ou enregistré la condamnation d'un journal ou d'un journaliste, ce journal ou ce journaliste fut-il mon plus mortel adversaire. C'est aussi le sentiment que j'ai éprouvé en voyant, ces temps derniers, les tribunaux frapper à coups redoublés sur le journal la *Bavarde*, quelque peu de sympathie personnelle ou politique que j'aie pour ce journal ou pour ses inspirateurs, son gérant et ses rédacteurs.

A. PONT.

Après la Lanterne, la *Comédie politique* vient faire éclatante justice des attaques dirigées contre nous.

Et cette fois, cela ne vient pas d'un journal ami, car chacun sait avec quelle passion mon frère a été attaqué par le journal de M. Pont.

La *Comédie politique* nous est absolument

antipathique, mais nous devons la remercier de sa courageuse campagne contre « la meute » des Janet et des Delaroché. Elle tient haut le drapeau de la liberté de la presse.

La *Comédie politique* fait connaître le dessous des cartes. Son article aura un légitime retentissement.

Nous relevons seulement une erreur, celle qui attribue à M. Tony Loup la propriété de la *Bavarde*.

Benoît LOUP.

LE BOIS DE L'ETOILE

A LUCY

Imaginez deux sœurs jumelles

D'âge, de grâce et de beauté,

Semez du feu dans leurs prunelles

Mettez un cœur à leur côté,

Puis un beau jour de set été

Laissez courir ces jouvencelles

Plaines d'en train et de gaieté

Dans un bois où les tourterelles

Pour faire l'amour ont un nid !

Laissez ouvrir par un jeune homme

Leurs coeurs opulents ; en somme,

Vous aurez vu dans votre esprit

Ce qu'a vu sans aucun voile

Dimanche le bois de l'Etoile !

CRISP

MON PROCÈS

CONTRE LA

« DÉMOCRATIE BOURGIGNONNE »

On sait que le sieur Chazaud (François), (retour des Pyramides) rédacteur en chef de la *Démocratie Bourguignonne* m'avait assigné ainsi que mon vendeur, M. Deschaumes, libraire, à comparaître devant le tribunal de Dijon, pour y être condamné à dix mille francs de dommages-intérêts.

Chazaud prétendait que je l'avais dif-

famé. C'était une mauvaise plaisanterie, car je n'avais fait que répondre aux insultes qu'il m'avait prodiguées.

Au reçu de l'assignation de Chazaud, j'empressai de répondre par une demande reconventionnelle, et samedi dernier je faisais une nouvelle visite au tribunal correctionnel de Dijon.

C'est l'honorable M. Cival qui prési-

dait. M. le Procureur de la République occupait à personne le siège du ministère public, heureux d'avoir à requérir contre un mécréant qui a en horreur la sainte coterie de la *Démocratie* et de la pyramide Chazaud.

M. Poist se présentait de nouveau pour M. Deschaumes.

Quant à moi, j'avais l'honneur d'être défendu par M. Tixier, le frère du si regrettable général de Division, mort récemment à Lyon.

M. Tixier avait examiné la collection de la *Bavarde* et après s'être convaincu que notre journal n'était nullement pornographique, il avait de suite accepté ma dé-

fense. Et c'est avec un talent remarquable, que le spirituel avocat a démolit l'argumentation peu solide du redoutable Coquegniot. Pendant deux heures, il a soit dans l'affaire de la noce Galas, soit dans la pyramide procès Chazaud, montré qu'au fond de tout cela, il n'y avait qu'une question de boutique.

Nous regrettons de le dire, M. le procureur de la République a fait fausse route, et il nous a semblé être trop emporté par la passion de... ses arguments.

Nous ne lui en voulons pas, la *Bavarde* est bonne fille, elle évitera seulement de se présenter le moins souvent possible devant l'honorable magistrat.

Nous le souhaitons sans trop l'espérer. M. Coquegniot aimant tant... plaider. La salle était bondée, mais les ricaneurs, que M. Poist avait si bien stigmatisés, à la dernière audience, ne se sont pas fait entendre. Les gommeux étaient peu nombreux, les honnêtes gens étaient en nombre et peu disposés à laisser se produire n'importe quel scandale.

Le jugement a été tel que nous le souhaitions. J'ai été renvoyé indemne ainsi que mon vendeur et la *Démocratie* a été condamnée aux dépens.

C'est un bien modeste victoire mais c'en est une.

On remarquera que le célèbre Ropiteau a oublié de télégraphier cela aux Jésuites rouges du *Lyon Républicain*.

Il a en revanche annoncé à son ami Janet que mon jugement dans l'affaire Galas avait été maintenu. Ce à quoi je m'attendais aussi car mes honorables juges ne pouvaient se déjuger.

Ropiteau pourra dire au *Lyon* que je me suis pourvu en appel.

Et voilà comme quoi finissent les grandes manifestations. Le plus content n'est pas Coquegniot.

BENOÎT LOUP.

LE PROCÈS DESCHAUMES

CONTRE

La Démocratie Bourguignonne.

Notre vendeur de Dijon, M. Deschaumes a fait condamner la *Démocratie Bourguignonne* à cent francs d'amende.

Le tribunal a prononcé la responsabilité du Conseil d'administration du journal. Les vendeurs ont été acquittés.

A. DE LATOUR.

UN PETIT PROCÈS

Ce que c'est que l'exemple !

Après Chazaud et le sieur Delaroché. Mon ex-imprimeur me poursuit. C'est un comble.

Delaroché qui m'a insulté, injurié alors que je ne songeais nullement à lui, me demande 50,000 francs de dommages-intérêts

pour pouvoir, sans doute, acheter une nouvelle Maria-ni.

C'est amusant.

Je me suis empressé de faire comme pour Chazaud, je l'assigne également par une demande reconventionnelle. Je dirai à mes lecteurs le jour où sera placée cette affaire ; je les convierai tous, car cela promet d'être très intéressant.

Et dire que je n'avais jamais songé à me plaindre de la façon dont il a imprimé mon journal ! Je lui étais d'ailleurs fort reconnaissant de conseils qu'il m'avait donnés et que je révélerai à l'audience.

BENOÎT LOUP.

P. S. — Et Delaroché qui disait il y a quelques jours qu'il ne lisait pas la *Bavarde*. Blagueur, va !

LES

BRASSERIES DE LYON

La Chinoise

Ce mot la *Chinoise* éveille une idée de toits fantastiques, de colonnes de bambou, de dragons de lampadaires gigantesques et de lanternes multicolores. Les cariatides grossièrement sculptées doivent se jeter d'un bout à l'autre de la salle des regards flamboyants de demi-dieux courroucés et la voix tremblotante des gongs doit s'y faire entendre souvent, afin de réveiller les fumeurs d'opium endormis sur les divans, en proie aux songes les plus terribles ou les plus charmants. La clientèle ne peut être composée que de mandarins de diverses catégories, robes blanches, vertes, rouges ou jaunes avec ou sans boutons de cristal. Les hébés, chassées de la bouche microscopiques, coiffées le plus célestement du monde, ont le chignon traversé par 2 énormes épingles d'or et leurs yeux peintsurlés sont tendus à la Chinoise. Leurs ongles atteignent des proportions gigantesques, elles sont vêtues de robes de soie ornées de crêpe, avec les larges manches, qu'aiment tant les femmes de l'empire du milieu. L'idée qu'évoque cette enseigne la *Chinoise* est fautive de point en point, car il est difficile de trouver à Lyon une brasserie plus lyonnaise et plus dépourvue de ce cachet exotique dont certains établissements aiment à se revêtir.

Là, point de ces mandarins aux ventres rebondis, aux sabres énormes, aux moustaches flasques retombant nonchalamment le long des joues. Point de ces figures parcheminées et sèches qu'on croirait barbouillées d'ocre.

Les grands tams-tams de cuivre y sont remplacés par les plateaux d'étain, et les lanternes de papier rouge par de modernes et vulgaires becs de gaz.

Quant aux serveuses, vêtues les plus parisiennes du monde, quoique quelque peu poudrées, elles sont loin de pousser l'amour de la peinture sur tête aussi loin que leurs collègues du céleste empire.

Un fois cependant la brasserie fut révolutionnée par une bouffée de couleur locale ; je me souviendrais toute ma vie de cette farce. Nous nous étions procuré Delcauzes et moi, deux magnifiques costumes de mandarins de deuxième classe qui le crois avaient eu leur emploi dans le Tour-du-Monde de la Porte Saint-Martin.

Deux robes jaunes splendides, brodées, boutonnées sur toutes les coutures avec des dragons rouges en guise d'armoiries. Suffisamment maquillées, nous étions coiffées de superbes nattes qui nous descendaient presque jusqu'aux talons et de chapeaux rouges, agrémentés de petites houppettes de soie et de deux ou trois grelots d'argent qui se mettaient à bavarder follement chaque fois qu'il nous arrivait d'agiter la tête plus vivement qu'il ne sied aux graves personnages que nous voulions singler.

Munis de longues pipes à opium, impassibles, nous nous étendions sur une banquette, fixant mélancoliquement nos tasses de thé respectives. Malheureusement nous avions mal calculé notre affaire ; quoique nous l'ayons mangé de tabac, l'opium était encore trop fort pour nos misérables cerveaux. Si bien qu'au bout d'une demi-heure, perdant plus ou moins notre équilibre, nous nous endormîmes simultanément d'un sommeil que je ne puis qualifier que de très profond, quelque répugnance que j'aie à employer cette expression. N'en ayant pas joué, je renonce à décrire la stupefaction des consommateurs qui nous entouraient.

Les réflexions les plus hétéroclites planaient au-dessus de nos têtes innocentes. Cependant, malgré l'indécence de notre conduite, on ne nous chassa pas ; nous fûmes avec tous les égards dus à nos boutons soigneusement installés sur des coussins moelleux.

Les rêves les plus bizarres hantaient nos esprits égarés, il faudrait un volume pour retenir tous les songes dont je fus victime durant cette horrible nuitée.

Cependant on nous prenait pour de véritables chinois.

De brasseries en brasseries, la nouvelle se colportait. On venait nous voir de tous les côtés.

Lorsque nous nous réveillâmes le lendemain, nous vîmes près de nous un troisième personnage qui s'était endormi, l'une de nos pipes à la main.

Il était vêtu à l'européenne. Près de lui gisait une feuille de papier sur laquelle il avait ébauché un article en notre faveur. C'était un journaliste. Grâce à notre opium la tartine n'eut pas les honneurs de la composition, mais notre farce fit grand bruit dans la ville. On parle encore à l'heure qu'il est avec des rires homériques des deux fameux mandarins de la *Chinoise*.

Cette brasserie qui se trouve située rue Ferrandière est la voisine du *Coq Noir* elle est bornée à sa droite par la salle des dépêches du *Lyon-Républicain*. Très-simple sans ornements particuliers, elle est cependant très fréquentée. Les hébés sont au nombre de trois : Philo, le célèbre Philo qui possède la manie de distribuer sa photographie à tous ses clients. Elle a toujours dans son porte-monnaie un stock de portraits minuscules sur feuille de zing, si bien qu'elle peut laisser d'innombrables souvenirs à toutes les personnes qui viennent la visiter. C'est une excellente clientèle pour la photographie japonaise.

La petite Joséphine Nini, qui servait autrefois à la brasserie de Suzer, cette jeune demoiselle a beaucoup d'amour pour l'absinthe et les militaires ; un philosophe de mes amis qui s'était imposé la tâche de

découvrir, si elle préférait les militaires à l'absinthe, n'a malgré les efforts qu'il a déployés, pas encore pu attendre le but qu'il visait.

Eugénie qu'on a surnommée la chinoise, à cause de l'affection qu'elle a pour les prunes à l'eau-de-vie qu'on appelle des chinois et qui rendirent autrefois la mère Moreau si célèbre.

Le patron M. Pierre, un excellent garçon a m'a-t-on dit l'intention d'arborer au 14 juillet un genre tout particulier de lanternes tricolores agrémentées de dessins chinois mouvants, qui doivent produire un effet très original, et projeter sur les murs environnants des ombres gigantesques très comiques.

Parmi les bonnes innombrables qui se sont succédé à la brasserie Chinoise, je citerai :

Henriette des Saisons qui se faisait remarquer par l'assiduité qu'elle mettait à lire les journaux en dépit de ses admirateurs qui venaient toujours — elle le déclarait avec dépit — l'interrompre au plus beau passage de son feuilleton.

Eugénie la baronne qui fit un jour broder au coin de son mouchoir une couronne de baronne avec cette devise :

Le champagne est mon trésor !

Antoinette qui servit quelque temps à la Gauloise ; on l'avait surnommée Toinelette la cuisresse à cause des innombrables cuissiers qui venaient lui faire leur cour quotidienne.

Annette la Licheuse qui à cette époque n'absorbait guère qu'une trentaine de bocks par jour, était fort aimée des clients de la Chinoise. C'est pendant son séjour dans cette brasserie qu'elle prit la résolution d'arborer définitivement la fameuse devise que chacun lui connaît : *Je liche, je liche, je liche !*

Un jour qu'ayant absorbé bon nombre de chartreuses, elle regagnait ses pénates plus gaie que de coutume, elle acheta un journal dans un kiosque, et vint le lire à haute voix sur un banc de la place de la République. Un rassemblement ne tarda pas à se former, si bien que la belle entra chez elle escortée d'une dizaine de joyeux drilles fort disposés à rire.

« Messieurs, leur dit-elle, en franchissant le seuil, vous avez agi en hommes galants, daignez accepter de ma main, une chartreuse réparatrice. » Si bien qu'on but toute la nuit chez Annette et qu'on soupa le plus gaîment du monde.

Lorsque tous furent partis, à quatre heures du matin, Annette se coucha. Elle ne s'est réveillée que vingt-quatre heures plus tard.

La Grande Elise qu'on avait surnommée la Vénus à l'éventail, à cause du gigantesque éventail qui pendait éternellement à sa ceinture et dont elle se servait, du reste, avec une grâce que je n'hésiterais pas à qualifier d'andalous, si je ne craignais qu'on me reproche d'adopter un cliché trop souvent employé.

Mademoiselle la Licheuse, dont les grands yeux noirs lincraient leurs plus flamboyantes ceillades pour les rédacteurs du *Républicain du Rhône*, épais Guit, alors aimable et joyeux, jusqu'à Reynaud, sans oublier son ami Annequin. Ces messieurs, il est vrai, ne se laissaient pas enflammer par ces déclarations optalmiques.

Maria la Blonde qui, ayant porté certain soir de faire la conquête d'un artillerie qui buvait à sa table, réussit à enflammer d'un regard le cœur du malheureux jeune homme. Il est inutile de vous dire qu'il ne tarda pas à faire explosion. Les artilleurs ont toujours de la poudre aux yeux.

La grosse Fanny qu'on avait gratifiée du surnom de *Lutèce* parce qu'elle ne manquait jamais, lorsque les clients trop légers cherchaient à ravir les fleurs épanouies sur son exubérante poitrine, de les employer pour les bras et de les secouer, au risque de les faire chavirer sur les tables environnantes.

Angèle, plus connue sous le nom de *Dame aux Camélias*.

Ses amis l'appelaient ainsi à cause du roman de Dumas qu'elle aimait beaucoup et qu'elle avait sans cesse dans les mains : *La Dame aux Camélias*, c'est le bréviaire d'Angèle, disait un farceur. Elle le lit régulièrement une fois par jour. C'était peut-être vrai.

Mariette l'épinglée actuellement à la Brasserie Lafont, où elle se fait admirer par ses gestes quelque peu affectés et par les minutes innombrables qu'elle apporte dans la confection de sa toilette.

Fonfon, l'illustre Fonfon, qui à l'amour des petits pétés, joignait une passion également très forte pour les liqueurs qu'on gratifie ordinairement de ce qualificatif.

Comme un jour elle avait eu à servir un maif provincial qui, tout imbu des mœurs pastorales de la localité dont il émanait, s'en allait sans lui donner de pourboire, elle se plaignit amèrement du *courant d'air*. Le provincial, très étonné de sa remarque mais se doutant à l'air courroucé de la belle qu'il y avait quelque chose au large, lui répondit, avec une finesse qu'on rencontrerait difficilement de nos jours : « Oui

